

Les chances d'une déficience naturelle : cours d'eau et machines textiles en Suisse

Autor(en): **Keller, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **66 (1986)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-886324>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les chances d'une déficience naturelle : cours d'eau et machines textiles en Suisse

L'industrie suisse de la machine textile se place aujourd'hui dans le peloton de tête de la comparaison internationale. C'est une donnée qui ne manque pas d'étonner quand on sait combien le sol suisse est avare en ressources naturelles et que les matières premières textiles y font pratiquement défaut. Les transports internationaux étant aujourd'hui largement assurés et les textiles chimiques prenant une place considérable, l'absence de matières premières indigènes ne constitue plus un problème actuellement. Mais il fut un temps où cette déficience naturelle ajoutée aux guerres qui sévissaient en Europe... a donné naissance à l'industrie suisse de la machine textile.

L'apparition du coton

En Suisse comme partout en Europe, le textile et l'habillement constituaient les premières activités artisanales. Mais c'est à partir de 1700 avec l'apparition du coton comme nouvelle matière première que débuta le véritable essor industriel. Auparavant, l'industrie de la laine et du lin et, avec l'afflux des réfugiés protestants, de celle de la soie, avaient déjà acquis droit de cité en Suisse orientale, à Zurich, Bâle et Fribourg. Mais le triomphe des textiles de coton s'affirma tel que les industriels débordèrent rapidement les frontières de la Suisse pour s'établir à l'étranger. A Lyon par exemple, tout un quartier était communément appelé « la nation suisse » tellement les marchands et les industriels de Saint-Gall y avaient pris leurs habitudes à partir de 1720. On notera d'ailleurs que, parmi les premiers industriels du coton saint-gallois, figurait le Français Pierre Bron. C'est aussi à Lyon vers le milieu du XVIII^e siècle que des marchands de Saint-Gall observèrent des jeunes femmes turques brodant des motifs de fleurs sur un tissu de soie ; invitées à suivre nos marchands jusqu'en Suisse, ce sont elles qui, les premières, ont transmis leur art à ces paysannes de Suisse orientale trop heu-

reuses de trouver ce gagne-pain complémentaire pour les longs mois d'hiver.

A l'origine, les manufactures de textile devaient obligatoirement être situées en bordure des cours d'eau. Tout comme les minoteries, elles n'avaient pas d'autre énergie mécanique disponible, alors que des pays comme le Danemark ou la Hollande pouvaient compter sur le vent. C'est donc principalement le long des rivières que s'installèrent les nouvelles filatures suisses, dans la région de Zurich, en Appenzell, Saint-Gall, Glaris, Winterthour, Argovie. L'introduction de la machine à vapeur n'est venue que vers 1840. Par conséquent, pendant près d'un siècle et demi, l'industrie textile suisse dépendait encore de l'énergie hydraulique, hypomobile... voire même humaine (roue éculaire).

La technologie par la ruse

Ce sont principalement les marchands genevois qui, au cours du XVIII^e siècle, approvisionnèrent l'industrie en coton. Celui-ci provenait d'Égypte et de Syrie

et passait par Livourne, Gênes et – dans une moindre mesure – par Marseille. Pour accroître le trafic dans la vallée du Rhône lourdement grevé de taxes et de péages, Colbert accorda d'ailleurs des exemptions aux marchands genevois pour qu'ils choisissent l'itinéraire français de préférence aux voies transalpines... De Genève, le coton était acheminé sur la foire de Zurzach où les fabricants zurchois et glaronnais venaient s'approvisionner.

Quant aux équipements industriels, le matériel le plus performant était d'origine anglaise et française. Les Suisses eux-mêmes avaient bien quelques inventions à leur actif, notamment la fameuse machine à filer appelée « Mule Jenny » qui, en 1775, permit de multiplier par deux cents le rendement de la filature à main. L'exploitation judicieuse des cours d'eau apporta déjà un progrès considérable sur le plan de la productivité. Selon certains commentateurs de l'époque, la Suisse franchit le seuil du XIX^e siècle comme le pays le plus industrialisé du continent européen. Ignorant sur quels paramètres sont fondées ces observations, nous ne déciderons pas ici si cette appréciation était correcte. Mais il est certain que l'industrie suisse du textile avait un rayonnement considérable au XVIII^e. L'énorme expansion prise par les fabriques d'« indienne » (tissus imprimés) des Cantons d'Argovie et de Genève en porte témoignage. (La grande Manufacture royale de la toile « indienne » de Jouy-en-Josas était l'œuvre d'un industriel d'Argovie, Christophe-Philippe Oberkampf.)

L'absence de technologies propres en matière d'équipements textiles allait coûter cher au moment des guerres napoléoniennes. Rappelons qu'en 1798 le pays fut occupé par les troupes françaises. Il resta à la merci des aléas de la politique de conquête et de force menée par Napoléon jusqu'en 1814. Sur le plan de l'approvisionnement en coton, la situation devenait dramatique. Comme en plus il était devenu impossible de remplacer les équipements anglais, on commença par avoir recours à la ruse. Le Vaudois Marc-Antoine Conod – plus tard consul de Suisse – réussit à déboucher deux experts anglais que les Français avaient fait venir à Bordeaux, John Heywood et James Longworth. Grâce à

leur concours, les Saint-Gallois réussissent en 1801 à mettre en service la première « filature anglaise ». Le blocus qui tenait éloignée de la Suisse la concurrence de l'industrie britannique, permit à l'entreprise de connaître quelques années de prospérité à l'abri d'un protectionnisme artificiel. Mais dès la réouverture des marchés en 1814, elle dut fermer définitivement ses portes.

Effort vers l'indépendance

D'autres avaient choisi de faire face en développant leurs propres technologies. Parmi eux, citons les filatures de Wülflingen près de Winterthur au financement desquelles avait participé Charles de Rougemont, neveu de Denis, banquier neuchâtelois sous l'Ancien régime à Paris. Sous l'emprise des contraintes extérieures, cette entreprise se mit à réparer les pièces irremplaçables et finalement à concevoir ses propres machines. Aujourd'hui, les anciennes filatures du bord de la Töss sont connues sous le nom de Rieter, l'une des sociétés les plus importantes de la machine-textile. Un autre exemple : Escher-Wyss. Cette société fondée à Zurich en 1805 par Jean Caspar Escher était également une filature au bord de l'eau. Accessoirement, elle fabriquait des roues à aubes. Le blocus continental et les guerres européennes la forcèrent rapidement à concevoir ses propres équipements de production indépendamment des aléas auxquels étaient soumises les importations. Dès 1860 Escher-Wyss abandonna définitivement la filature pour se consacrer à la production de pièces en fonte (commencée dès 1830), de turbines à eau (1840), de conduites forcées (1840), etc.

En fait, l'industrie suisse des machines est une branche latérale de l'industrie textile. Certes, beaucoup d'entreprises, à partir de la seconde moitié du siècle dernier, se sont constituées sans



Conception assistée par ordinateur (C.A.D.) pour le développement des métiers à tisser chez Sulzer (Winterthur).

rien devoir au textile. Mais à l'origine, toute l'activité de la nouvelle industrie des machines et de la métallurgie était ordonnée autour du textile. Citons à ce propos les fonderies Georg Fischer à Schaffhouse dont l'activité était en majeure partie consacrée à ce secteur. Dès 1809, sept ans après sa fondation, la « Société française d'encouragement pour l'industrie nationale » lui décerna son prix... et en 1814, c'est le tsar Alexandre 1^{er} en personne qui lui rend visite.

Certes, les cours d'eau, les blocus

continentaux, les guerres européennes ne limitent plus le développement de l'industrie textile. Mais les contraintes technologiques modernes ont d'autres exigences. Dans la mesure où elles poussent les entreprises à innover elles sont aussi une chance tout comme l'étaient finalement les malheurs du passé. Étrange destin, que celui de l'industrie suisse : c'est à travers les souffrances, les vicissitudes et les troubles des années consécutives à la Révolution française que se sont formées des structures essentielles à sa prospérité d'aujourd'hui.

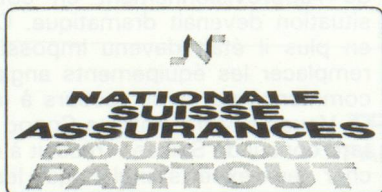
PROTÉGEZ VOTRE SANTÉ ET VOS BIENS

Maladie
Accidents
Transports
Bijoux

Vol
Incendie
Eaux
Glaces

Machines
Casco
Responsabilité
civile

Vie
Protection
juridique



Agents généraux:

**R. ZINNER
J. BEETSCHEN
H. ZURBRIGGEN**

1, rue Céard
Genève
Téléphone 21 71 33